

Steve Windfield se levait de bonne heure tous les matins pour faire sa promenade habituelle sur un des atolls de l'Archipel des Keys. Egrené entre l'Atlantique et le golfe du Mexique, cet archipel regroupait plusieurs récifs coralliens.

Le soleil venait tout juste de se lever, et ce matin Steve ne put s'empêcher de contempler le ciel. Partout, les immenses traînées rouges semblaient, elles aussi, s'être étirées en attendant l'heure du réveil. Steve, depuis qu'il exerçait son métier de corailleur n'avait jamais vu un rouge aussi beau. Il se rendait compte aujourd'hui que le ciel n'était que la continuité des océans. Le rouge des coraux de la mer se prolongeait jusqu'au zénith et, quelque part, tout s'harmoniserait et ne serait qu'unité. Steve passait ses matinées à pêcher le corail dans cette mer chaude, où il s'accumulait jusqu'à former de véritables récifs. L'après-midi, il travaillait le squelette calcaire ramifié des coraux pour en faire des bijoux de toutes sortes qu'il vendait en Floride. Il repensa à tous ces colliers rouges et blancs qui faisaient toujours la joie des filles de Tallahassee. Soudain, lorsque Steve leva les yeux, sa pensée individuelle semblait s'être projetée dans l'universel. Le ciel était encore plus flamboyant qu'au-paravant et, au milieu de ce décor, scintillait quelque chose qui ressemblait à une perle blanche.

- Je pense trop à mon métier, se dit Steve. Je vois des bijoux partout. Je dois sûrement rêver.

Puis il se frotta les yeux comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé ; et bientôt, il se trouva devant le fait accompli : la « perle blanche » qu'il avait vue était en

réalité un parachute descendant vers la mer à une vitesse vertigineuse.

Que pouvait-il bien se passer ? Que venait faire un parachute dans un endroit à l'écart du monde comme celui-ci ?

Mais l'homme n'eut pas le temps de répondre à ces questions. Le parachute venait de tomber à la mer. A ce moment, Steve se précipita dans l'eau et nagea en direction de l'endroit où il l'avait vu tomber.

* * *

Le lendemain matin, le vingt-quatre juin, Steve se présenta au service des urgences de l'hôpital central de Tallahassee. Là, il fut accueilli par le docteur Benton, le Médecin-chef.

- Bonjour docteur ! dit Steve.

Le médecin le salua à son tour, puis il dit :

- C'est bien vous le sauveteur de la jeune fille qui a failli se noyer hier aux Keys ?
- Oui, répondit Steve. Comment va-t-elle ?
- Nous ne disposons que de renseignements vagues. Pour l'instant, elle est dans un état comateux. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle est hors de danger. Hier encore, tout était aléatoire. Aujourd'hui, nous pouvons affirmer qu'elle ne court plus aucun risque de nous quitter, ce qui n'est pas forcément une chance pour elle.
- Que voulez-vous dire, docteur ?
- Audrey, oui, c'est ainsi que nous l'avons appelée en attendant de découvrir sa véritable identité, risque d'être amnésique et aveugle à vie.
- N'y a-t-il plus rien à faire ?
- En médecine, nous ne pouvons pas assurer une guérison sur promesses. Nous ne sommes pas des politiciens qui vivent leur présent avec des espoirs d'avenir. Nous devons nous baser sur des faits et

compter sur chaque seconde présente en espérant qu'il en existera d'autres qui suivront, et qui ensemble, formeront des minutes, puis des heures. C'est cela l'avenir : ce n'est rien d'autre que la continuité du présent, et pour nous, chaque moment présent est fatal, en ce sens qu'il permet ou empêche qu'il y ait un avenir.

Steve avait très bien compris qu'Audrey traversait une phase critique et que, dans la situation actuelle, on ne devait pas envisager ce que serait demain, mais que c'était aujourd'hui qu'il fallait que la chance soit avec elle. Il n'insista donc pas pour en savoir plus, mais le médecin ajouta :

- Audrey est tombée sur un récif. Cela a produit une perturbation de sa mémoire et a provoqué la cécité.

Il n'en dit pas davantage. En effet, le shérif de Tallahassee venait d'entrer dans la petite salle où ils se trouvaient et dont la porte était entrebâillée.

- Bonjour Mike ! dit-il au docteur Benton. Je m'excuse de vous déranger, mais j'ai des choses importantes à régler.

- Tu ne nous déranges pas du tout. Je discutais justement avec Monsieur Steve Windfield au sujet d'Audrey.

- Je connais Monsieur Windfield, dit le shérif.

- Oui, dit Steve. Hier, quand l'ambulance a cherché Audrey, je me suis immédiatement rendu chez le shérif pour lui raconter ce qui s'était passé.

- Vous avez bien fait, dit le shérif. C'est justement pour parler d'Audrey que je suis venu. J'aimerais que vous nous précisiez dans quelles circonstances vous avez trouvé la jeune fille.

Le docteur Benton voulut partir.

- Tu peux rester Mike ! dit le shérif. Cela sera sûrement très intéressant pour toi aussi.

Steve raconta avec précision comment il avait vu tomber le parachute et la vitesse à laquelle il s'était lui-même jeté à l'eau.

- Mais, dit-il, quand je suis arrivé, il n'y avait plus de parachute !
- Tout cela est bizarre ! dit le shérif. Nos meilleurs plongeurs ont déjà fait des recherches hier après-midi, sans rien trouver. Un parachute, ça ne passe pourtant pas inaperçu !
- La mer l'a peut-être emporté, dit le docteur.
- Où l'aurait-elle emporté ?
- Je n'en sais rien, shérif ; au triangle des Bermudes !
- Trêve de plaisanteries, continuez Monsieur Windfield !

Steve reprit : - lorsque je suis arrivé à l'endroit où j'avais cru voir tomber le parachute, j'ai vu un corps de jeune fille étendu sur un récif. Malgré la houle de la mer, la belle ne bougeait pas : elle semblait inconsciente et pourtant l'eau allait et venait, en inondant son corps. J'ai d'abord pensé qu'elle s'était noyée, mais en m'approchant d'elle, j'ai vu que son front était ensanglanté. Alors j'ai compris que son état d'inconscience n'était pas dû à une noyade, mais qu'en tombant, sa tête avait sans doute heurté un récif.

- Etait-elle habillée ? dit le shérif.
- Non, elle était nue ; elle ne portait aucun vêtement mais avait une chaînette à son cou.
- On croit entendre la légende de la petite sirène ! ajouta le médecin.

Mais il comprit que sa remarque était plutôt mal placée et qu'elle se passait de commentaire. Alors, il se tut.

Le shérif enchaîna : - Bon, en résumé, nous n'avons aucun indice qui puisse nous révéler son identité : pas de preuve matérielle, et de plus, Audrey est amnésique ! Hier nous avons consulté le fichier central des disparitions, mais aucune fiche ne correspondait à son signalement. Partout, nous avons passé des annonces dans les journaux locaux.

Elles ont paru ce matin même. Malheureusement, nous n'avons eu aucun appel pour l'instant.

- Ne désespérons pas si vite, dit Steve. Cette fille doit bien avoir une famille qui la recherche !
- Oui, mais il y a tout de même quelque chose que j'ai du mal à saisir, dit le shérif. Même si Audrey a enlevé ses vêtements pour nager, on les aurait retrouvés.
- Ceci est à rapprocher du mystère du parachute, dit Steve.
- Il reste encore une chance, dit le shérif à Steve : décrivez-nous cette chaînette !
- Je crois qu'elle est en or ; en plus, il y a une sorte de pendentif qui semble être imbriqué dans la chaînette même et non pas seulement enfilé dans celle-ci.
- A quoi ressemble ce pendentif ?
- Ce n'est pas un médaillon, car la surface n'est pas plane. Il est de forme cubique ; à vrai dire, il ressemble à une petite boîte carrée.
- Une boîte ?
- Oui.
- Et peut-on l'ouvrir ?
- Je n'en sais rien.
- Peu importe ! Mais dites-moi ce que vous avez fait ensuite, après avoir constaté qu'Audrey était inconsciente et blessée.
- J'ai regardé si elle était encore en vie, et comme elle ne respirait que faiblement, j'ai prudemment traîné son corps un peu plus loin afin qu'elle soit hors de danger : il faut dire que la mer était agitée. Puis, je suis parti en courant afin de téléphoner à l'hôpital. Après cela, je suis revenu près d'elle pour l'envelopper dans une couverture en attendant que l'ambulance arrive.
- Et ensuite ?
- On m'a informé qu'elle avait été transportée à l'hôpital le plus proche. Hier dans la soirée, j'ai appris qu'on l'avait changée d'hôpital et qu'elle se trouvait ici.

- Merci pour ce récit très détaillé, dit le shérif.

Puis il s'adressa au docteur Mike Benton :

- Pourrions-nous voir Audrey ?

- Oui, mais cela ne vous mènera pas loin, elle est dans un état comateux. Suivez-moi !

Steve et le shérif le suivirent. Ils longèrent un large couloir dont les murs étaient peints en blanc. Lorsqu'ils furent arrivés devant la chambre, le docteur leur demanda de garder un silence total avant d'entrer.

C'était une grande salle bien éclairée et Audrey s'y trouvait seule. Elle était attachée à toute une série d'appareils, étendue comme une statue de cire ; ses yeux immobiles semblaient fixer le plafond. Ils étaient bleus, d'un bleu tellement clair qu'ils donnaient l'impression de voir un bout de ciel dans un miroir. Mais ce qu'il y avait d'étonnant, c'était que dans ce regard limpide transparaisait une certaine profondeur. Oui, il semblait profond, expressif et non superficiel comme celui d'une personne qui a perdu conscience.

Bien que les cheveux de la jeune fille étaient camouflés par des bandages, Steve se rappelait qu'ils étaient très longs, noirs et brillants. Puis, tout à coup, il aperçut le pendentif. Ce dernier était bien comme il l'avait décrit, mais semblait encore plus lumineux et comme translucide.

A présent, le docteur fit signe aux deux hommes de sortir et, ils le suivirent.

* * *

Des mois passèrent. Audrey avait été opérée et se portait bien. Elle avait également retrouvé la vue, mais était toujours amnésique. Tout espoir qu'elle ait une famille diminuait de jour en jour, personne n'ayant encore répondu aux avis de recherche. Ce fut le docteur Benton qui décida d'emmener la jeune fille dans une clinique spécialisée à Miami. Le lendemain matin une voiture était

prête et on conduisit Audrey aux « Oranges Amères », une résidence pour amnésiques, un peu à l'écart des luxueux immeubles de la ville. Lorsque la jeune fille arriva, elle fut accueillie par le psychiatre de l'établissement.

- Tobias Logan, dit-il en souriant. Je suis le médecin qui s'occupera plus particulièrement de vous. Cela me ravit de vous avoir parmi nous, miss Gomorrhe (c'était le nom qui lui avait été officiellement attribué.) J'espère que vous vous plairez ici. Vous verrez, tout le monde est sympathique. Venez, je vais vous faire visiter ! Commençons par l'extérieur, si vous le voulez bien !

Audrey le suivit un peu timidement d'abord, mais bientôt, elle se sentit à l'aise avec lui.

- Vous voyez, dit-il, là bas à votre gauche, il y a une orangerie où vous pourrez vous promener aussi souvent que vous le voudrez. La piscine se trouve un peu plus bas. Suivez-moi, je vais vous la montrer !

Ils descendirent une dizaine de marches, puis ils arrivèrent devant le bassin. Celui-ci était rond avec un îlot central sur lequel se trouvait un palmier. Quelques personnes s'y baignaient, mais la plupart des gens étaient assis autour d'une table, sous un parasol, en bavardant ou buvant un cocktail.

- Que diriez-vous d'un petit rafraîchissement ? demanda le psychiatre.
- Ce sera avec plaisir !
- Alors, allons nous asseoir.

Ils s'installèrent à une table, au bord de la piscine. La serveuse arriva.

- Que prenez-vous ?
- Demandez à la jeune fille ! dit le docteur Logan.
- Cela m'est égal.

Alors il commanda deux laits glacés aux fraises.

- On se croirait en vacances, dit Audrey, et non à l'hôpital !

- Justement, vous devez avoir l'impression d'être en vacances ! Tout a été aménagé pour cela. Vous voyez, tous ces gens n'ont pas l'air malade, mais ils sont amnésiques comme vous. Ils ne peuvent donc pas réintégrer la société ; ils ne sauraient pas où aller parce qu'ils ignorent s'ils ont des attaches ou non ; personne ne les recherche. Alors, ils préfèrent rester ici : nous formons comme une grande famille.
- Et s'ils souhaitent partir ?
- Cela est possible en cas de guérison. Mais s'ils restent amnésiques, ils ne supportent pas le choc moralement. Lorsqu'ils arrivent dans la société, ils doivent repartir à zéro. (Je parle évidemment des amnésiques conscients de leur état.) Beaucoup de personnes changent de voie au cours de l'existence et décident de tout recommencer, en y arrivant plus ou moins bien. Mais pour un amnésique, le cas est différent ; on ne peut pas le parachuter ainsi dans le vide ; il se sentirait perdu et aurait terriblement peur de bâtir sa vie. Une peur insurmontable, non pas de l'avenir, mais du passé.

Tout à coup, Audrey pâlit.

- Je m'excuse, dit le médecin, je n'aurais pas dû vous parler de tout cela, puisque vous vous trouvez dans un cas similaire. Vous avez également conscience de votre amnésie.
- Non, ce n'est pas cela, vous avez employé le mot « parachuté » tout à l'heure.
- Oui, c'est exact : le terme serait-il mal choisi ?
- Non, bien sûr. Mais voilà : on m'a dit à l'hôpital de Tallahassee, que j'étais tombée sur un récif au bord de la mer, à la suite d'un saut en parachute. Seulement je ne m'en souviens plus. J'aimerais savoir comment cela s'est produit ; j'ai le cafard.
- C'est normal. Nous ferons tout notre possible pour vous aider à guérir. Nous commencerons les tests dès

demain. A présent, reposez-vous ! On va vous montrer votre chambre.

Puis il appela : - Helena, peux-tu venir un instant ?

Une jeune fille en maillot de bain bleu roi et aux grandes boucles blondes, assise non loin d'eux, se leva. Le docteur Logan lui demanda de faire visiter l'intérieur du bâtiment à Miss Gomorrhe et de la conduire à sa chambre. Audrey suivit Helena. Tobias les regarda partir. Il ne put s'empêcher de fixer les longs cheveux noirs d'Audrey, qui luisaient au soleil et disparaissaient au loin. Puis il repensa au regard plein de sincérité mais pourtant rempli d'inquiétude, de celle qui se nommait Audrey Gomorrhe et qu'il aiderait à retrouver sa véritable identité.

* * *

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, une infirmière vint chercher Audrey. Elle la conduisit dans une salle où Tobias Logan l'attendait.

- Tout d'abord, expliqua ce dernier, nous allons procéder à une série de tests globaux qui nous permettront de dire de quel type d'amnésie vous souffrez. Une fois que cela sera établi, nous ferons tout notre possible pour vous faire retrouver la mémoire.
- Prenez place ici ! lui dit-il, en désignant un fauteuil qui se trouvait devant une grande table.

Puis les exercices de mémoire débutèrent. Sur chacune des trois planches que le docteur avait amenées, se trouvait une série de dessins. Audrey devait les observer pendant une minute et évoquer ce que sa mémoire venait ainsi d'enregistrer, en énumérant ce qu'elle avait vu. Ce test fut répété trois fois. Il se révéla positif, ce qui permettait d'exclure l'amnésie antérograde. En effet, il était clair, que pour Audrey, les nouveaux souvenirs, postérieurs à son accident, étaient aisément évocables. Mais tout ce qui avait eu lieu avant sa chute, avait sombré dans l'oubli.

Lorsque le docteur Tobias Logan lui demandait de lui raconter sa vie, elle commençait toujours son récit le jour où elle avait repris conscience à l'hôpital de Tallahassee. D'autres fois, elle se mit à pleurer et disait qu'elle ne s'en souvenait plus. Tobias Logan fit alors une réunion en présence d'autres psychiatres, pour parler du cas d'Audrey Gomorrhe. Cela lui permit de rédiger le rapport qu'il devait par la suite remettre à ses collègues et dont la conclusion se présentait de la façon suivante :

« L'amnésie dont souffre mademoiselle Gomorrhe a été provoquée par un choc violent sur le crâne. Elle est donc produite par une cause physique et non psychique. Nous sommes en présence d'une amnésie de type classique, c'est-à-dire, que sont respectivement effacés de la mémoire, les événements affectifs, puis les souvenirs intellectuels et, en dernier lieu, les souvenirs d'enfance, donc d'habitude. Mais il ne s'agit pas d'une amnésie de Wernicke, car il n'y a pas oublié du langage. Mademoiselle Gomorrhe s'exprime bien, en anglais correct, son vocabulaire est même assez soutenu. Les autres tests continueront cet après-midi, où nous nous préoccupons en particulier des amnésies sensori-motrices. »

A trois heures de l'après-midi, les tests reprirent. Déborah, l'assistante du docteur Logan, présenta une dizaine de flacons de parfums à Audrey qui reconnut sans problèmes les principales odeurs : rose, lilas, eucalyptus... Ensuite, on lui amena une série de fleurs ; sans difficulté, elle en trouva plus de la moitié : jonquille, œillet, marguerite, lys, pensée, iris, renoncule... Puis, l'assistante lui montra des figures géométriques qu'Audrey reconnut aisément. Après cela, elle fit passer une cassette dans un magnétophone pour qu'elle reconnaisse des sons tels que la sonnerie d'un réveil, le bruit d'une machine à écrire, et bien d'autres.

Là encore, le résultat fut satisfaisant ; mais lorsqu'on lui fit passer une cassette avec diverses musiques (du classique, des chansons populaires, du rock, du jazz, du disco), elle

n'en reconnut aucune. Elle n'arrivait pas à citer un seul nom de chanteur ou de compositeur. Puis, on lui fit passer des chants que les enfants apprenaient à l'école maternelle. Mais, même les plus connus n'évoquaient rien pour elle. Pourtant, les souvenirs d'enfance sont ceux qui disparaissent le moins vite.

Le test suivant fut un test gustatif : on lui présenta une trentaine de mets qui étaient des plats caractéristiques de divers pays du monde. Apparemment, elle ne connaissait ni le couscous, ni la moussaka.

De toutes ces expériences, on put déduire qu'elle ne souffrait pas d'agnosie, et que ses sens fonctionnaient normalement.

Le docteur Logan semblait satisfait de lui.

- A présent, dit-il, nous pouvons affirmer que cette jeune fille habitait quelque part aux Etats-Unis (parce qu'elle connaît les repas typiquement américains.) Elle résidait sûrement à la campagne ou du moins, s'y rendait souvent, puisqu'elle a une bonne connaissance en botanique. Mais cela ne suffit pas ; ne concluons pas trop vite : nous allons poursuivre. Si nous voulons en savoir plus, il serait également utile de connaître son niveau d'études.

Le test des instruments de musique fut négatif : parmi la vingtaine d'instruments qu'on lui présenta, elle fut incapable de jouer le moindre morceau de musique. On lui amena également un ordinateur, mais elle ne savait pas le mettre en marche.

Le docteur Logan dit que ce test n'était pas infallible. En effet, cela ne signifiait pas qu'Audrey ne savait pas jouer d'un instrument, ni même se servir d'un clavier. Il pouvait s'agir d'une amnésie particulière appelée apraxie, qui porte sur une série de gestes définis. Une dactylographe peut oublier les gestes qui assurent l'automatisme de la frappe. Comme Audrey ne parvenait pas à lever un doigt indépendamment des autres (sans taper involontairement